



JAMES W. DOUGLASS

R

JAMES W. DOUGLASS

JFK ET L'INDICIBLE

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

Collection RÉSISTANCES

BÉPISANCEZ

R

B

ÉDITIONS Demi[★]Lune

JFK & L'INDICIBLE

POURQUOI Kennedy a été
assassiné...

de **James W. DOUGLASS**

Parution :
le 4 octobre 2013

50 ans se sont écoulés depuis
l'assassinat du Président KENNEDY...

Si vous continuez de penser que l'on
ne saura jamais la vérité sur cet
événement, vous risquez d'être surpris.



« JFK et l'Indicible est **une réussite exceptionnelle**. Douglass a produit **l'enquête la plus aboutie à ce jour** sur l'assassinat de JFK, ainsi que sur les tenants et les aboutissants du complot. Parmi les forces qui ont convergé vers Dallas et l'assassinat de JFK, nous retrouvons des éléments incontrôlés liés au complexe militaro-industriel, des responsables du Pentagone, et des chefs de la communauté du renseignement. »

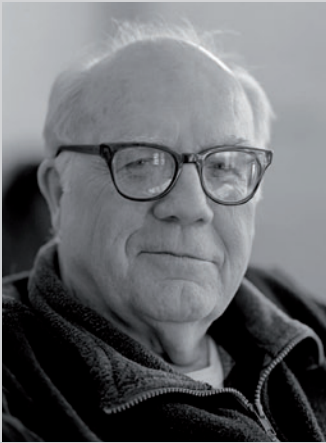
Gerald McKnight, auteur de *Breach of Trust: How the Warren Commission Failed the Nation and Why*.

« (...) **Le meilleur récit que j'ai lu sur cette tragédie et ses conséquences** (...) Mais ne me croyez pas sur parole : lisez ce livre extraordinaire et tirez-en vos propres conclusions. »

Oliver STONE,
réalisateur de films à succès, dont JFK.



L'auteur



Né en 1937, **James W. DOUGLASS** est un écrivain et un militant pour la paix de longue date.

Avec son épouse Shelley, il a cofondé le Ground Zero Center for Nonviolent Action à Poulsbo, dans l'État de Washington, ainsi que Mary's House, un lieu de vie et d'accueil, rattaché à la communauté Catholic Worker, dans l'Alabama.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages inédits en France, dont *The Nonviolent Cross*, *The Human Revolution*, et *Resistance and Contemplation*.

Abyssal

Au plus fort de la guerre froide, JFK fut à deux doigts de commettre le plus grand crime possible contre l'humanité : déclencher un conflit nucléaire. Horrifié par cette perspective, Kennedy s'est graduellement éloigné de ses convictions premières pour s'engager dans l'établissement d'une paix durable. Mais ce changement d'orientation constituait une menace directe pour les autorités militaires et les agences de renseignement, résolues à gagner la guerre froide, à n'importe quel prix. Convaincues que Kennedy agissait à l'encontre de leurs intérêts, ces forces obscures, «indiscibles», le considèrent comme un traître dangereux, projetèrent son assassinat et en organisèrent la dissimulation.

L'auteur nous introduit dans le bureau ovale de la Maison Blanche lors des journées intenses de la crise des missiles cubains, nous invite à suivre l'étrange parcours de Lee Harvey Oswald et de ses manipulateurs cachés, et nous transporte sur l'avenue sinueuse de Dallas où la limousine du Président était attendue. Documents à l'appui, Douglass démontre de façon convaincante la présence de ces forces obscures à l'œuvre, déplaçant les personnages tels des pièces sur un échiquier pour réaliser leur funeste projet.

Une relecture stupéfiante de l'assassinat de JFK et sa signification aujourd'hui.

Traduit de l'américain par Thierry LHOMME

« Avec une redoutable sagacité et une intégrité sans faille, Douglass explore certaines vérités fondamentales relatives à l'assassinat de JFK. L'auteur nous met en garde contre l'ignorance de ces vérités et contre l'oubli. De loin le livre le plus important jamais écrit sur le sujet... »

Gaeton FONZI,

ancien membre de l'équipe d'enquête du HSCA, le Comité restreint de la Chambre des Représentants US sur les Assassinats.

« Un livre remarquable qui a changé ma vision du monde. »

James BRADLEY,

auteur de *Flags of our Fathers*.



Éloges et critiques du livre **JFK & L'INDICIBLE.**

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ... de **James W. DOUGLASS**



*Un livre remarquable et une mise en cause implacable et documentée des forces obscures qui empoisonnent depuis longtemps la vie publique de ce pays. L'auteur met également en lumière la vision ultime de JFK en faveur de la paix mondiale, et éclaire de façon absolument convaincante l'assassinat odieux du dernier de nos Présidents au moins partiellement dignes d'admiration. **La lecture de ce livre devrait être obligatoire pour chaque citoyen américain.** »*

Richard FALK, professeur émérite de Droit international à l'Université de Princeton, et à l'Université de Californie, (Santa Barbara)..



Douglass nous conte brillamment le récit, inhabituel et cependant tout à fait convaincant, de la série de décisions prises par John F. Kennedy – à l'opposé de sa position initiale en faveur de la guerre froide – et qui le firent secrètement détester des tenants d'une ligne dure parmi les Chefs d'état-major et la CIA. Cette haine et ce désaveu ont-ils directement mené à l'assassinat du Président, comme Douglass le suggère ? Même les lecteurs qui ne seront pas totalement convaincus par la démonstration de l'auteur ne s'en sentiront pas moins résolus, peut-être pour la première fois – comme ce fut mon cas –, à militer pour une nouvelle enquête criminelle officielle. À la lumière des événements récents, il est urgent que soit révélé ce qu'une telle enquête pourrait nous apprendre sur la façon dont notre pays est gouverné – par qui, et pour quels intérêts. »

Daniel ELLSBERG, « l'homme qui fit tomber Nixon », auteur de *Secrets: A Memoir of Vietnam and the Pentagon Papers.*



*Jim Douglass est, depuis 40 ans, le professeur de théologie d'Amérique du Nord le plus engagé en faveur de la paix. Mais avec cet ouvrage monumental sur l'assassinat de JFK, il va beaucoup plus loin. Douglass nous incite à faire le lien entre notre déni de la réalité, le "déni plausible" du gouvernement, et l'Indicible. **Ce livre est en mesure de changer notre vision de l'Histoire de ce pays, de même que nos vies** de citoyens et de croyants. Pussions-nous entendre ces vérités, être capables de les affronter, et avoir la volonté d'écrire une autre Histoire. »*

Ched MYERS, auteur de *Binding the Strong Man: A Political Reading of Mark's Story of Jesus.*



*Le récit spirituel autant que probant du martyre de John F. Kennedy brossé par Jim Douglass représente **une contribution historique extraordinaire et sans équivalent.** »*

Vincent J. SALANDRIA, auteur de *False Mystery: Essays on the Assassination of JFK.*



***Ce livre est un stupéfiant mélange de méticuleux travail universitaire et de thriller politique.** (...) L'ouvrage de Douglass est une mine d'informations, et sa lecture incontournable pour ranimer notre esprit et notre espoir. »*

Mark Lewis TAYLOR, séminaire théologique de Princeton.



***La force morale, la clarté et la minutie dont fait preuve Douglass dans ce livre, feront de JFK et l'Indicible une référence incontournable pour de nombreuses années.** Les faits tenaces que l'auteur expose nous seront en effet utiles pour reconstruire les fondements démocratiques de ce pays. »*

Marcus RASKIN, cofondateur de l'Institute for Policy Studies.



Éloges et critiques du livre de James W. DOUGLASS

JFK & L'INDICIBLE.
POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

Il s'agit du livre le plus minutieusement documenté jamais écrit sur la détermination du Président Kennedy à éviter une guerre nucléaire – et comment son succès dans ce combat lui a coûté la vie. Cependant, l'auteur nous conduit bien au-delà de la recherche de coupables présumés. Il nous rappelle les implications de cet événement pour notre présent, et pour ce que Thomas Merton appelait l'Indicible. Des livres comme celui-ci peuvent nous aider à nous libérer de la violence que nous connaissons aujourd'hui. »

Don MOSLEY, cofondateur Jubilee Partners.



Cela est rare, mais il arrive qu'un livre raconte l'Histoire, et la façonne tout à la fois. (...) Un ouvrage palpitant, avec un sens dramatique digne des meilleurs thrillers. »

Mark LANE, auteur de *Rush to Judgment*.



Probablement le livre le plus important jamais écrit sur un Président américain (...) Sa lecture doit être conseillée à tous les étudiants, et à quiconque possède une carte d'électeur ! »

John PERKINS, auteur de *Confessions d'un assassin financier*.



Une prouesse remarquable et impressionnante, sur un sujet pourtant largement exploré. Le livre est remarquablement conçu, documenté, argumenté, pensé et écrit. (...) Tous n'approuveront pas sa version détaillée des faits, concernant ce qui s'est passé à Dallas. Mais la peinture grand format de Douglass montrant l'agonie de la politique dans ce pays est, à mon sens, irréfutable, et fera certainement date. »

Peter Dale SCOTT, professeur émérite de Littérature à l'Université de Berkeley, et auteur de nombreux ouvrages dont *La Route vers le nouveau désordre mondial*, *La Machine de guerre américaine*, et *Deep Politics and the Death of JFK*.



Jim Douglass ne cesse jamais de nous surprendre, et de nous emmener là où nous ne nous attendions pas – et, bien souvent, ne souhaitons pas aller. Dans cet ouvrage fascinant, il entremêle la politique et la spiritualité. En revisitant le passé, il redessine l'avenir. Avec espoir, grâce à Dieu. »

Bill J. LEONARD, doyen et professeur de l'Histoire de l'Église, à l'Université de Wake Forest.



Douglass est un auteur courageux et déterminé. Dans ce livre provocateur, il fait se rencontrer l'Histoire et la spiritualité, à l'un des croisements les plus décisifs – et les plus mythiques – du siècle passé. Un ouvrage saisissant et pourfendeur de mythe. »

Timothy GEORGE, doyen, Beeson Divinity School de l'Université Samford.



[Douglass] propose une relecture bouleversante de la présidence et du meurtre de John F. Kennedy. (...) Pour l'auteur, le plus grand obstacle à la paix dans le monde a été, et reste, la secrète Sécurité nationale, qui fut instituée aux États-Unis à la faveur de la guerre froide. »

Rosemary RADFORD RUETHER, séminaire théologique de Garrett-Evangelical.



L'un des ouvrages majeurs de ces dernières années. (...) J'espère que de nombreux croyants le liront, afin de saisir la profondeur de l'indicible, et poursuivront, dans l'esprit d'un John Kennedy ou d'un Jim Douglass, la quête de 'paix pour toute l'humanité'. »

John DEAR, S.J., auteur de *Living Peace*.



Présentation du livre de James W. DOUGLASS

JFK & L'INDICIBLE. POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

Quelques jours après l'assassinat de Kennedy, suivi promptement par l'élimination du coupable désigné à l'avance Lee Harvey Oswald, le général de Gaulle disait en privé : « On ne saura jamais la vérité. Car elle est trop terrible, trop explosive ; c'est un secret d'État. Ils feront tout pour la cacher ; c'est un devoir d'État. Sinon, il n'y aurait plus d'États-Unis. » De Gaulle avait raison et tort à la fois : il avait raison de croire que la vérité menacerait l'État américain dans ses fondements mêmes. Un demi-siècle plus tard, il est stupéfiant de constater avec quel acharnement l'Exécutif, tous bords confondus, rejette toute remise en question de la version officielle édictée par la Commission Warren (la « vérité d'État »), à laquelle, pourtant, 80 % des États-Uniens ne croient plus.

Mais de Gaulle avait tort en pensant que l'on ne connaîtrait jamais la vérité. C'était ignorer la ténacité de deux générations d'investigateurs, parmi lesquels quelques élus et hauts fonctionnaires, et une armée de chercheurs traquant sans relâche les archives et les témoins. Il aura fallu les travaux de deux commissions d'enquête du Congrès de nombreux combats judiciaires pour la déclassification d'archives, et les récits et aveux de quelques témoins et acteurs clés, pour finalement réunir suffisamment de pièces du puzzle, et permettre une vue d'ensemble sur le complot. Il est à noter que, dès le départ, la France fut sur la ligne de front pour la vérité, avec les articles de Thomas Buchanan dans *L'Express* dès mars 1964, puis ceux de Raymond Cartier dans *Paris-Match*, montrant qu'à ce moment déjà, les Européens étaient convaincus que « le drame de Dallas cache un mystère qui, s'il était révélé, déshonorerait les États-Unis, et ébranlerait ses fondements. » Rapidement cependant, une chape de plomb fut posée sur ce sujet par la presse et la culture institutionnelle, qui s'efforcent depuis lors de refouler toutes les questions dans le ghetto « conspirationniste », de marteler qu'« on ne saura jamais », et de noircir la légende de Kennedy pour, si possible, lui faire porter la faute de son propre assassinat.

Et pourtant, 50 ans après, l'enquête sur le crime de Dallas sort triomphante de cette « conspiration du silence ». La vérité sur le 22 novembre 1963 est aujourd'hui solidement établie dans ses grandes lignes, et elle s'avère cruciale pour la compréhension de l'Histoire moderne. Le public français est en droit de la connaître, et le 50e anniversaire de cette tragédie est l'occasion de la faire émerger. Et quelle meilleure façon pour ce faire que de publier en français le livre de James Douglass, unanimement célébré comme le meilleur sur le sujet ?

Toutes les recherches sur les commanditaires du crime convergent vers le plus haut sommet de l'Administration. Si la complicité du Vice-président Lyndon Johnson n'est pas clairement avérée, c'est bien lui qui, avec l'inaltérable Edgar Hoover (48 ans à la tête du FBI), orchestra la dissimulation que fut la Commission Warren. Toutefois, les décideurs et organisateurs principaux se trouvaient ailleurs : d'une part au sein de l'état-major, dominé par une théologie fondamentaliste et apocalyptique de la guerre froide, et intimement lié au « complexe militaro-industriel » que dénonçait Eisenhower ; d'autre part à la CIA, l'arme de guerre monstrueuse créée par Truman



Présentation du livre de JAMES W. DOUGLASS

JFK & L'INDICIBLE. **POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...**

(qui le regrettera publiquement en 1964), bénéficiant grâce au principe du « déni plausible » d'une irresponsabilité illimitée, en sus d'une expertise sans pareille dans le domaine des assassinats sous fausse bannière et des coups d'État contre les gouvernements progressistes.

À Dallas, ne mourait pas seulement le Président le plus charismatique des États-Unis. Avec lui, disparaissait son aspiration à la paix mondiale et au désarmement, auxquels le peuple américain commençait à répondre avec enthousiasme, et sur lesquels il prévoyait de fonder une campagne de réélection s'annonçant triomphale. L'histoire que retrace et documente James Douglass est celle d'un Président transformé par la crise des missiles cubains, déterminé non seulement à éviter la guerre atomique mais à s'engager avec Nikita Khrouchtchev (lui-même réformateur courageux et dénonciateur des « crimes de Staline ») dans une véritable course au désarmement. Peu de temps avant sa mort, il avait initié un dialogue avec Fidel Castro, et, répétant qu'il « aurait dû écouter les conseils de de Gaulle », il avait signé des directives pour le retrait total des troupes US du Vietnam en 1965. Pour son obstination à avancer dans cette voie, contre l'avis des généraux et d'un grand nombre de ses conseillers au sein de sa propre Administration, comme pour avoir déjoué certains coups fourrés de la CIA, Kennedy fut considéré par le noyau dur des faucons anticommunistes comme un traître pactisant avec l'ennemi. Non seulement il avait fait échouer l'invasion de Cuba à la Baie des Cochons, mais il cherchait à désamorcer la Troisième Guerre Mondiale alors que les partisans fanatiques de la guerre froide voulaient la gagner à n'importe quel prix, y compris l'holocauste nucléaire. Ces derniers ont alors décidé de prendre les choses en main en éliminant JFK, pour gouverner à travers un Johnson très conciliant. Un noyau au sein de la CIA (incluant vraisemblablement Allen Dulles, le directeur limogé par Kennedy après la Baie des Cochons, et à qui Johnson confia le contrôle de la Commission Warren), a conçu et réalisé le plan, tandis que son exécution fut assistée par la Mafia et le réseau des exilés cubains.

Le livre de James W. Douglass est reconnu par de très nombreux spécialistes comme le plus important de la dernière décennie. Il bouleverse notre vision des États-Unis et du monde dès le premier chapitre. En se fondant sur une abondance et une variété de sources qui emportera l'adhésion des plus sceptiques, il démontre que « l'assassinat du xx^e siècle » fut bel et bien un coup d'État qui changea pour toujours, et à l'insu de tous, les mécanismes décisionnels de la politique étrangère états-unienne.

Douglass n'est pas seulement un enquêteur acharné et un écrivain de grand talent, il est aussi un des penseurs marquants du mouvement pacifiste américain depuis les années 1960, inspiré par les écrits du moine catholique Thomas Merton. Apôtre de la non-violence, et auteur de livres à paraître sur Gandhi et Martin Luther King, Douglass intronise Kennedy dans le panthéon des martyrs de la paix. Il apporte à la vérité historique une dimension philosophique, voire mythique, d'une puissance inouïe.



Extraits du livre de James W. DOUGLASS

JFK & L'INDICIBLE.

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

Extrait du chapitre 1

REVIREMENT D'UN BELLICISTE

(...) Khrouchtchev fit parvenir sa première lettre à Kennedy le 29 septembre 1961, en pleine crise de Berlin. Dissimulée dans un journal, elle fut remise à Pierre Salinger, l'attaché de presse de Kennedy, dans une chambre d'hôtel de New York, par un « rédacteur de magazine » et agent du KGB, Georgi Bolshakov, en qui Khrouchtchev avait toute confiance. Ces précautions étaient destinées à éviter les indiscretions tout autant du côté soviétique qu'américain. Ted Sorensen, proche conseiller de JFK, dira 30 ans plus tard que Khrouchtchev « prenait des risques, présumant que ces lettres étaient, comme nous le croyons, ignorées des militaires (soviétiques), du ministère des Affaires étrangères, et des hauts responsables du Kremlin. Il prenait des risques, car si cela avait été découvert, ils auraient sans doute été très mécontents ». ⁹¹

Khrouchtchev écrivit cette première lettre depuis sa datcha au bord de la Mer Noire. De fait, le dirigeant soviétique débuta son message d'un ton apaisé.

« Cher M. le Président », écrivit-il, « Je suis en ce moment sur la rive de la Mer Noire. (...) C'est vraiment un endroit magnifique. En tant qu'ancien officier de marine, vous apprécieriez sans doute les qualités d'un tel environnement, la beauté de la mer et la majesté des montagnes caucasiennes. Sous ce soleil brillant du sud, il est même parfois difficile d'imaginer qu'il existe encore des problèmes dans le monde, qui, faute de solutions, jettent une ombre sinistre sur la paix, et sur le futur de millions de personnes. » ⁹²

À Vienne, Kennedy avait été choqué par l'apparente indifférence de son homologue soviétique quant à l'éventualité d'un conflit nucléaire, et par son manque de volonté à négocier. À présent, Khrouchtchev semblait éprouver des regrets à ce sujet :

« J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers temps, aux événements internationaux qui se sont déroulés depuis notre rencontre à Vienne, et j'ai décidé de me rapprocher de vous avec cette lettre. Le monde entier espérait que notre rencontre et un cordial échange de vues auraient un effet apaisant, orienteraient les relations entre nos deux pays sur la bonne voie, et encourageraient l'adoption de décisions qui donneraient aux peuples l'espoir qu'enfin la paix sur terre serait assurée. À mon regret – et, je le crois, au vôtre –, cela ne s'est pas produit. » ⁹³

Les efforts répétés de Kennedy en faveur de la paix, sous la rhétorique belliqueuse que les deux chefs d'État pratiquaient en public, avaient semble-t-il favorablement impressionné Khrouchtchev :

« J'ai écouté avec un grand intérêt le compte-rendu présenté par nos journalistes Adjubei et Kharlanov de leur rencontre avec vous à Washington. Ils m'ont fourni de nombreux détails intéressants, et je les ai interrogés longuement. Vous les avez impressionnés par votre simplicité, votre modestie et votre franchise, autant de qualités que l'on ne trouve pas très souvent chez des hommes occupant une position telle que la vôtre. »

À nouveau, Khrouchtchev évoqua le sommet de Vienne, manifestement à l'origine de sa décision de s'adresser en privé au Président américain :

« Je suis revenu plus d'une fois en pensée à notre rencontre à Vienne. Je me souviens que vous avez souligné votre volonté de ne pas engager votre pays dans la guerre, votre souhait de le voir vivre en paix avec le nôtre, et que notre rivalité reste dans le domaine pacifique. Et bien que par la suite les événements ne se soient pas déroulés de la façon la plus souhaitable, j'ai pensé qu'il pourrait être utile de prendre contact avec vous de façon purement informelle et personnelle, afin de vous faire part de quelques-unes de mes idées. Si vous ne partagez pas ce point de vue, vous pouvez considérer que cette lettre n'a jamais existé, tandis que, de mon côté, naturellement, je n'utiliserai pas cet échange dans mes déclarations publiques. Après tout, seule une correspondance privée peut permettre de dire ce que l'on pense sans se soucier de la presse et des journalistes. » « Comme vous le voyez », ajouta-t-il comme pour s'excuser, « j'ai commencé par vous décrire les merveilles de la côte de la Mer Noire, mais je me suis bientôt mis à parler politique. Il est difficile de faire autrement. Chassez la politique par la porte, elle rentrera par la fenêtre, surtout si la fenêtre est ouverte. » ⁹⁴

(...)

Le belliciste John F. Kennedy changeait, au sens premier, biblique du terme – *teshuvah* dans les Écritures hébraïques, *metanoia* en grec, *repentance* en anglais. Lors de la crise cubaine, en tant que Président des États-Unis, il commença à s'éloigner (à se repentir) de sa propre attitude complice de l'impérialisme américain – et de sa capacité à détruire le monde plutôt que de le livrer aux communistes. Mais tandis qu'il tournait le dos à cette logique meurtrière, il semblait ne pas savoir quelle nouvelle direction emprunter. Au lendemain de la crise des missiles, il balançait entre espoir et frustration. Le fait d'avoir frôlé l'abîme l'avait engagé sur la voie de la négociation avec l'ennemi. Pourtant, dans les mois qui suivirent, les deux camps semblèrent incapables de saisir l'opportunité qui s'offrait à eux.

Kennedy et Khrouchtchev s'accordèrent cependant sur le fait que l'interdiction des essais nucléaires consti-

Extraits du livre de **JAMES W. DOUGLASS**

JFK & L'INDICIBLE.

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

tuait la prochaine étape critique sur la voie de l'apaisement. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, de très nombreuses expériences en ce domaine avaient été menées, avec pour principales conséquences la contamination de l'atmosphère et l'accroissement des tensions entre les deux blocs. Le 25 avril 1962, en réponse aux essais nucléaires menés par l'Union soviétique l'été précédent, Kennedy avait autorisé la reprise des tests dans l'atmosphère. D'avril à novembre 1962, les États-Unis procédèrent à une série de 24 explosions atomiques dans le Pacifique Sud.¹²⁶

Parvenir à un accord sur l'interdiction des essais nucléaires fut long et difficile. Pour Khrouchtchev, les États-Unis souhaitaient imposer des inspections, dans le cadre du traité, afin d'espionner les installations soviétiques. Il avait déjà accepté la proposition américaine portant sur trois inspections annuelles, mais les États-Unis en exigeaient à présent davantage.

Selon Kennedy, Khrouchtchev avait mal cerné la position américaine initiale. Le dirigeant soviétique répondit, s'adressant à un intermédiaire : « Vous pouvez dire au Président que j'accepte son explication d'un malentendu honnête, et que je propose que nous continuions à avancer. Mais la balle est dans son camp. »¹²⁷

(...)

En paroles comme en actes, le Président tentait d'inverser 18 années de polarisation américano-soviétique. Il avait retenu la leçon de la crise des missiles cubains, et savait jusqu'où le Pentagone était capable d'aller. Dans sa décision, au printemps 1963, de réfuter la rhétorique déplorable de la guerre froide, il se savait en outre isolé au sein de son propre cercle décisionnel. Il souligna les grandes lignes de ce qu'il appela son « discours de paix » à son assistant et conseiller Ted Sorensen, qui rédigeait habituellement ses discours. Très peu de conseillers étaient dans la confiance ; Arthur Schlesinger était de ceux-là : « [Kennedy] nous a demandé de transmettre nos meilleures idées à Sorensen, et de ne parler de cela à personne ». ¹⁴⁵ La veille du discours, les officiels soviétiques et les correspondants de la Maison Blanche furent informés que cette allocution serait particulièrement importante. ¹⁴⁶

Le 10 juin, Kennedy dévoila rapidement ses intentions à son auditoire. Après avoir rappelé l'importance de la connaissance et des lieux où le savoir était transmis, il en vint au coeur du sujet :

« J'ai donc choisi ce moment et cet endroit pour évoquer un sujet auquel l'ignorance est trop souvent associée et pour lequel la vérité est trop rarement perçue, bien qu'il s'agisse de la question la plus importante sur terre : la paix dans le monde.

« À quelle sorte de paix fais-je ici référence ? Quel type de paix recherchons-nous ? Non pas une *Pax*

Americana imposée au monde par les armes de guerre américaines. Non pas la paix de la tombe ni celle de la sécurité qu'offre l'esclavage. Je veux parler de la paix authentique, celle qui fait que la vie sur terre vaut la peine d'être vécue, celle qui permet aux hommes et aux nations de se développer, d'espérer, et de construire une vie meilleure pour leurs enfants. Non seulement la paix pour les Américains, mais la paix pour tous les hommes et toutes les femmes, non seulement la paix pour notre époque, mais la paix pour les siècles à venir. »¹⁴⁷

(...)

Extrait du chapitre 2

KENNEDY, CASTRO ET LA CIA

(...) Le 9 octobre, le QG de la CIA à Langley reçut un câble de son antenne de Mexico à propos d'un appel téléphonique du 1er octobre au consulat soviétique, lequel avait été enregistré, transcrit puis traduit du russe vers l'anglais. L'appel provenait d'« un Américain qui parlait un russe approximatif » et disait s'appeler Lee Oswald.¹²⁰ L'homme y affirmait s'être rendu au consulat soviétique le 28 septembre, et s'être entretenu avec un consul du nom, pensait-il, de Valery Vladimirovich Kostikov. L'« Américain » demanda s'il y avait une réponse au télégramme envoyé à Washington. L'employé soviétique lui répondit par la négative, mais que la demande avait été envoyée, sur quoi « Oswald » racrocha.

Ce câble du 9 octobre est remarquable pour deux raisons. La première est la mise au jour d'un prétendu lien entre Oswald et Kostikov. Ce dernier était bien connu de la CIA et du FBI en tant qu'agent du KGB en poste à Mexico. Il était notamment responsable de la Division 13, spécialisée dans le terrorisme, le sabotage et les assassinats. L'ancien directeur du FBI, Clarence M. Kelley, le souligne dans son autobiographie : « L'importance de Kostikov ne doit pas être sous-estimée. Comme Jim Hosty [agent du FBI à Dallas] l'écrivit plus tard : 'Kostikov était l'officier en charge des activités terroristes pour l'hémisphère occidental - y compris et notamment des assassinats. Dans la hiérarchie militaire il aurait été général une étoile. Comme les Russes le diraient, il était leur homme du 'Département V' - le terroriste le plus dangereux affecté à cet hémisphère ! »¹²¹

Tout aussi remarquable est le fait que le « Lee Oswald » qui appela le consulat soviétique le 1er octobre était manifestement un imposteur. Le rapport de la CIA dit que l'homme s'exprimait en un « russe approximatif », or le véritable Oswald parlait couramment cette langue.¹²² Le câble indiquait en outre que l'antenne de Mexico disposait de photos, prises le 1er octobre, d'un homme, vraisemblablement américain, entrant puis

Extraits du livre de **JAMES W. DOUGLASS**

JFK & L'INDICIBLE.

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

sortant du consulat soviétique. L'individu était décrit ainsi : « Âge apparent 35 ans, constitution athlétique, environ 1,80 m, front dégarni, haut du crâne chauve. »¹²³ Le câble de la CIA envoyé en réponse à Mexico le 10 octobre décrivait le Lee Oswald qui s'était expatrié en 1959 comme étant âgé de 24 ans, « 1,75 m, 75 kilos, cheveux marron clair ondulés, yeux bleus ». ¹²⁴

Le câble du 9 octobre avait manifestement pour objectif de créer un lien entre le futur assassin de Kennedy et un agent du KGB particulièrement dangereux. Ce fut le point de départ d'une intrigue qui se contredisait elle-même, avec d'un côté la tentative de la CIA de démontrer la complicité d'Oswald avec l'ennemi soviétique, et de l'autre l'évidence d'un montage grossier de la part de l'Agence.

(...)

Les citoyens qui assistaient aux funérailles de leur Président ignoraient, pour la plupart, que les principales agences de renseignement du pays s'employaient à dissimuler les faits en lien avec l'assassinat, qui pouvaient s'avérer compromettants pour l'État de Sécurité nationale. La politique extérieure américaine, notamment vis-à-vis des pays et organisations communistes (avec lesquels Kennedy avait entrepris de dialoguer), exigeait la négation de tout indice de conspiration au sein de l'État. Tandis qu'un cheval sans cavalier suivait le cortège funèbre à travers les rues de la capitale, le déni plausible s'installait, et pour longtemps, dans le pays.

Le 25 novembre 1963, l'adjoint au ministre de la Justice, Nicholas Katzenbach, envoya un memorandum à Bill Moyers, l'attaché de presse du Président Johnson, pour souligner l'urgence d'identifier Lee Harvey Oswald (qui avait été tué la veille par Jack Ruby), aux yeux de l'opinion publique, comme un assassin isolé. L'objectif étant de couper court aux éventuelles spéculations relatives à un complot, qu'il eût été ourdi par un État communiste ou par l'extrême droite nationale :

« 1. Le public doit se satisfaire de ce qu'Oswald était l'assassin ; qu'il n'avait aucun complice qui soit encore en liberté ; et que les preuves étaient telles qu'il aurait été condamné au procès.

« 2. Les spéculations au sujet de ses motivations doivent être écartées, et nous devons avoir des éléments pour réfuter l'idée qu'il s'agissait d'une conspiration communiste, ou (comme le dit la presse de l'autre côté du Rideau de fer) d'un complot de l'extrême droite visant à accuser les communistes. Malheureusement, dans le cas d'Oswald les faits semblent trop accablants – trop évidents (marxiste, Cuba, femme russe, etc.). »¹⁵²

Afin de réfuter toute idée de conspiration, le mémo rédigé par Katzenbach préconisait « la nomination d'une commission présidentielle, composée de

membres irrécusables, afin de passer en revue et d'examiner les preuves et d'annoncer ses conclusions. »¹⁵³

(...)

Extrait du chapitre 5

SAIGON ET CHICAGO

(...) Au début du mois d'août 1963, à New York, eut lieu ce qui est considéré comme la première manifestation organisée pour protester contre la guerre du Vietnam.³⁰ Tom Cornell et Chris Kearns, du *Catholic Worker*, campèrent pendant 9 jours devant la résidence de l'observateur des Nations Unies pour le Sud-Vietnam, à Manhattan. Leurs pancartes disaient : « Nous exigeons la fin du soutien militaire des É.U. au gouvernement Diêm ». Le dixième jour, ils furent rejoints par quelque 250 autres manifestants. ABC News filma l'événement.³¹ Ce fut le début du mouvement antiguerre – trois mois après que le Président eut déclaré au sénateur Mansfield qu'il envisageait de retirer la totalité des troupes américaines du Vietnam. Le 11 octobre, JFK signait un ordre présidentiel pour un rappel initial de 1 000 membres du personnel militaire américain du Vietnam avant la fin de l'année 1963, et prévoyait un retrait complet des troupes avant fin 1965.³²

Le problème de Kennedy, en cet automne 1963, était que la presque totalité de son Administration était favorable, non pas à la réduction, mais à l'accroissement de l'implication militaire américaine au Vietnam. L'isolement du Président au sein de son propre gouvernement devenait chaque jour plus évident. Même les éléments les plus libéraux désapprouvaient plus ou moins ouvertement sa décision de se désengager du Vietnam. En outre, Kennedy n'était pas favorable au renversement de Diêm et à la prise de pouvoir par ses généraux – quand bien même les circonstances le contraignirent à ne pas s'y opposer.

Averell Harriman, qui avait pourtant mené les négociations à Moscou, au nom de Kennedy, sur le traité d'interdiction des essais nucléaires, travaillait à présent de concert avec Hilsman, Forrestal et l'ambassadeur Lodge, pour hâter un putsch des généraux à Saigon. Ils furent bientôt rejoints par McGeorge Bundy, le conseiller à la Sécurité nationale, qui soutint Lodge, le 11 septembre, dans son appel au renversement de Diêm.³³ Parmi les conseillers du Président, seuls son frère Robert et McNamara semblaient adhérer à sa volonté de désengagement du Vietnam.

En dehors de Washington, en revanche, les avis étaient loin d'être aussi unanimes. Lors d'une visite au Canada, au mois de mai, Kennedy avait demandé au Premier ministre, Lester Pearson, ce qu'il pensait de la politique américaine au Vietnam. Pearson répondit



Extraits du livre de JAMES W. DOUGLASS

JFK & L'INDICIBLE.

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ...

que, selon lui, les États-Unis devaient quitter le pays. La réaction de JFK ne fut guère diplomatique : « C'est une réponse stupide. Tout le monde sait cela », rétorqua-t-il, sachant pertinemment que c'était loin d'être le cas. « La question est : Comment sortir de là ? »³⁴

À ce moment-là, il avait déjà élaboré, avec McNamara, un plan de retrait graduel, dont il prévoyait l'achèvement après sa réélection. Il confia à son vieil ami, Charles Bartlett, correspondant de presse à Washington : « Nous n'avons aucune raison de rester au Vietnam. Nous n'avons aucune raison de nous battre là-bas. Ces gens nous haïssent. Ils peuvent nous foutre dehors pratiquement à tout moment. Mais je ne peux pas abandonner un morceau de territoire comme celui-là aux communistes, et espérer que le peuple américain me réélise ».³⁵ Tip O'Neill, leader démocrate à la Chambre des Représentants, figura également parmi ceux à qui il confia ses intentions. O'Neill raconta qu'à l'automne 1963, le Président le convoqua à la Maison Blanche. Les deux hommes évoquèrent « la situation au Congrès, le voyage à venir à Dallas, et comment Kennedy s'était engagé à retirer les troupes américaines du Vietnam une fois passées les élections de 1964 ».³⁶

Le 20 octobre 1963, lors de son dernier séjour à Hyannis Port, JFK se confia également à Harry Newman, son ami et voisin : « Cette guerre au Vietnam – je l'ai toujours à l'esprit, elle me hante jour et nuit. La première chose que je ferai lorsque je serai réélu, ce sera de sortir les Américains du Vietnam. » Il confia à Newman la difficulté de réaliser son objectif : « Je ne sais pas encore exactement comment je vais m'y prendre, mais c'est ma priorité numéro un – sortir d'Asie du Sud-Est. J'aurais dû écouter MacArthur. J'aurais dû écouter De Gaulle. On ne va pas laisser nos gars se faire bousiller de cette façon, si loin de chez eux. Je vais les sortir de là parce qu'on va se retrouver dans une guerre qu'il sera impossible de gagner. »³⁷ (...)

Extrait du chapitre 6

WASHINGTON ET DALLAS

(...) Malcolm H. Price fréquentait un stand de tir à la carabine, le Sports Dome Rifle Range, à Dallas. Devant la Commission Warren, il déclara avoir aidé, vers la fin du mois de septembre, un homme qui ressemblait à Oswald à ajuster le viseur de son fusil. Price se souvenait que cela se passait en soirée, car il avait dû allumer les phares de sa voiture, et les diriger vers la cible, pour ajuster le viseur. Les phares éclairaient d'ailleurs toujours la cible lorsque l'individu tira à trois reprises en plein centre.²⁴ Price déclara avoir revu le même homme s'entraîner au Sports Dome à la mi-octobre, puis à nouveau en novembre, peu avant Dealey Plaza.²⁵

Un autre habitué du stand de tir, Garland G. Slack, se rappela également y avoir croisé un homme ressemblant à Oswald, et ce à deux reprises : le 10 novembre, puis le 17. Slack se souvenait notamment de la seconde fois, car après qu'il eut installé sa propre cible, l'homme à côté de lui sur le stand vida son chargeur sur celle-ci. Comme Slack protestait, l'individu lui lança, dira-t-il, « un regard qu'[il n'était] pas près d'oublier ».²⁶ Au-delà de la cible de Garland Slack, Oswald, ou quelqu'un qui lui ressemblait, avait atteint son objectif : plusieurs témoins (Price et Slack ne furent pas les seuls)²⁷ se souviendront qu'il s'était entraîné à tirer au fusil au Sports Dome de Dallas. Le seul problème, c'est que pour la Commission Warren, Lee Harvey Oswald n'était pas censé se trouver à Dallas, à la fin du mois de septembre, mais à Mexico. Dans son rapport, la Commission résolut ce problème de la même façon qu'elle l'avait fait pour le témoignage du vendeur de voiture : « Dans la mesure où une comparaison des événements certifiés par Price et Slack suggère fortement qu'ils ont décrit le même homme, il y a des raisons de penser que Slack a également décrit un autre homme qu'Oswald. »²⁸ Tout simplement.

À la décharge des membres de la commission d'enquête, ils eurent parfois affaire à un peu trop d'Oswald. De plus, non contents de se trouver au même moment dans des lieux différents, ces Oswald se comportaient volontiers de façon à ce que les gens se souviennent d'eux. En l'occurrence, pour le *Rapport Warren*, à la fin du mois de septembre, Oswald faisaient des démarches, dans des conditions rocambolesques, auprès des consulats soviétique et cubain de Mexico afin d'obtenir des visas pour ces pays.²⁹ En outre, « il y a des raisons de penser » que l'identité de l'homme ressemblant à Oswald (puisque selon la commission ce ne pouvait être lui) qui fréquentait à ce moment-là un stand de tir de Dallas (et qui n'y était, de fait, pas retourné depuis l'assassinat du Président), resta à jamais mystérieuse – officiellement, tout au moins.

De la même façon, le 10 novembre, soit la première fois que Garland avait vu ce mystérieux individu au Sports Dome de Dallas, « des preuves convaincantes », selon les propres termes du *Rapport Warren*, indiquent que ce jour-là, « Oswald se trouvait au domicile des Paine, à Irving, qu'il n'a pas quitté pour se rendre à une séance de tir ».³⁰

La Commission Warren, dont la tâche consista, pour l'essentiel, à expliquer l'inexplicable, devra faire preuve de bien plus d'ingéniosité encore, au moment de livrer ses conclusions au sujet d'autres aspects de l'enquête, comme nous le verrons par la suite. Pour l'heure, ses membres disposaient non seulement d'au moins un Oswald de trop, mais également de plus de preuves de sa culpabilité qu'ils ne pouvaient en retenir.³¹ (...)

JFK & L'INDICIBLE

POURQUOI KENNEDY A ÉTÉ ASSASSINÉ

de **James W. DOUGLASS**

Caractéristiques techniques

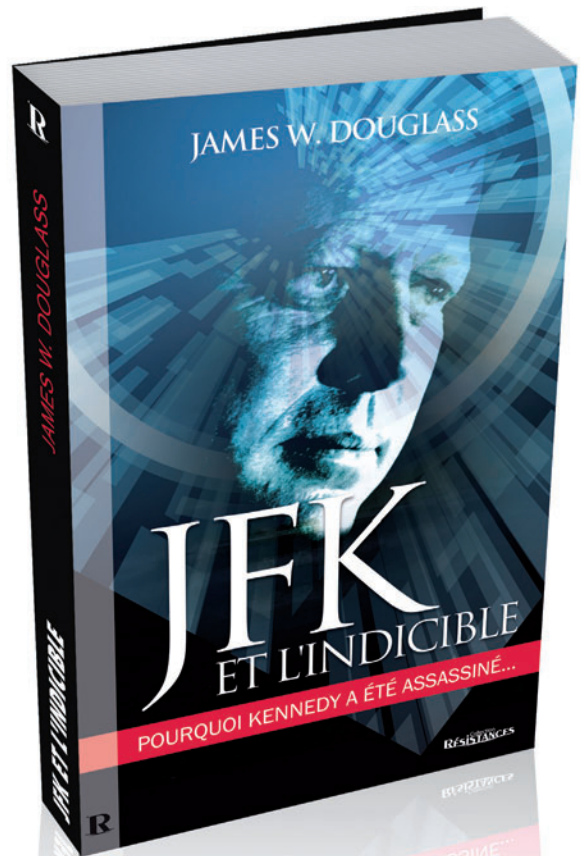
Livre à la française - Format 15 x 23 cm
Couverture brochée, pelliculage mat,
dos carré collé - 672 pages



N° ISBN : 978-2-917112-24-3
N° EAN-13 : 9782917112243

Prix indicatif : 23 €

**IL EST GRAND TEMPS
DE VOUS CONFRONTER À LA RÉALITÉ :
SON CHOIX DE LA PAIX LUI A COÛTÉ LA VIE**



Dans la même collection

HISTOIRE & MYSTIFICATIONS

COMMENT L'HISTOIRE EST FABRIQUÉE ET ENSEIGNÉE...

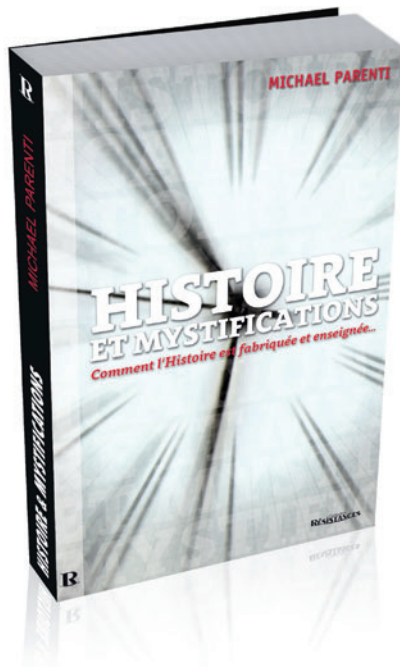
de **Michael PARENTI**

320 pages

ISBN :
978-2-917112-25-0

Prix indicatif : 20 €

**VÉHICULE PRIVILÉGIÉ
DES PRÉJUGÉS RACIAUX,
SEXUELS, RELIGIEUX, MAIS
AUSSI DE CLASSES ET DE
CASTES DE L'ÉPOQUE...
L'HISTOIRE N'EST
LE PLUS SOUVENT
QU'UNE CARICATURE
CONSENSUELLE !**



LA MACHINE DE GUERRE AMÉRICAINE

**LA POLITIQUE PROFONDE, LA CIA,
LA DROGUE, L'AFGHANISTAN...**

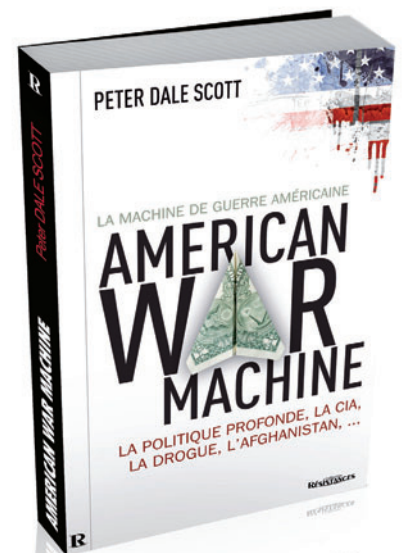
de **Peter Dale SCOTT**

512 pages

ISBN :
978-2-917112-21-2

Prix indicatif : 23 €

**DÉCOUVREZ LES
ASPECTS SECRETS DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE
US... ET COMPRENEZ
COMMENT ET POURQUOI
LA CIA EST
PARTIE INTÉGRANTE
DU TRAFIC DE DROGUE
INTERNATIONAL !**



Collection
RÉSISTANCES

Éditions Demi Lune

26 Menez Kerveyen

29 710 Plogastel Saint-Germain

Tel : 02 98 555 203

Courriel : contact@editionsdemilune.com

Demi Lune